

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 7 (1886)
Heft: 1

Artikel: Circumnavigation de Madagascar
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132829>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CIRCUMNAVIGATION DE MADAGASCAR

L'annonce faite à la Chambre des députés de France par M. de Freycinet, du traité de paix conclu avec les Hovas, donne au voyage que MM. de Mahy et Dureau de Vaulcomte, députés de la Réunion, viennent de faire autour de Madagascar, en touchant à plusieurs points des côtes pour se rendre compte des ressources qu'elles offrent à l'exploitation et au commerce, un intérêt qui nous engage à entrer dans quelques détails sur cette exploration récente. A défaut d'un rapport proprement dit, la correspondance de Madagascar, publiée dans le *Temps*, nous permettra d'en présenter à nos abonnés ce qui nous paraît le plus propre à les intéresser.

Partant de Tamatave le 20 octobre, les voyageurs se dirigèrent vers le nord, en longeant la côte de très près, et, en passant devant la baie d'Antongil¹, dont l'entrée a plus de 30 kilom. de large, ils purent juger de l'extrême fertilité des terres qui l'avoisinent. Toutes les montagnes qui la dominant disparaissent sous la végétation forestière la plus épaisse. Les forêts sont remplies des essences les plus variées, et sont d'autant plus facilement exploitables, que cette partie de l'île est sillonnée de cours d'eau navigables sur une certaine étendue de leur parcours, et se jetant dans la mer par des embouchures praticables pour les caboteurs. La population est aussi plus dense que sur les autres points du nord de Madagascar. Mais jusqu'ici les Hovas ont interdit l'exploitation des forêts qui revêtent la presque île d'Angontsy jusqu'au cap Masoala.

A partir de la rivière Bemarivou, une brusque transformation s'opère; au lieu d'être larges et puissantes, les montagnes se succèdent en dressant des pics effilés, et s'accouplent à des mornes aux sommets taillés. Plus de ces forêts qui, tout à l'heure, descendaient des crêtes jusqu'à la mer, mais des herbes et des broussailles. De loin en loin cependant, des bouquets de bois jettent une note plus verte sur ce fond décoloré. Au fur et à mesure qu'on s'avance vers le nord, le rivage s'étend et devient plat, les montagnes reculent et des dunes en marquent le premier plan. La végétation semble maigre, menue, sans force; la montagne s'escarpe et laisse voir son ossature.

A Vohémar, MM. de Mahy et Dureau de Vaulcomte constatèrent

¹ Voy. la carte, V^{me} année, 1884, p. 164.

dans le port la présence de six autres bâtiments, ce qui indique un refuge assez vaste, et un certain mouvement commercial ; le village s'agrandit tous les jours, grâce aux concessions de terrain faites aux colons venus de Maurice et de la Réunion. Sans doute ces concessions avaient d'abord un caractère temporaire ; mais l'article du traité qui statue que les Français pourront conclure des baux indéfiniment renouvelables fera disparaître le caractère précaire de ces concessions.

M. Guinet, chargé des affaires indigènes, mit son expérience au service des voyageurs. La plus grande sécurité régnant à Vohémar, tous les services y ont été réunis. On y a élevé une spacieuse ambulance, dont les matériaux ont été expédiés de France prêts à être agencés, et tout en s'occupant d'améliorer les constructions existantes, on en préparait de nouvelles.

Les explorateurs visitèrent la grande et riche vallée de Fanambana, où ils trouvèrent des herbes si hautes et si serrées qu'elles formaient une véritable forêt et que les bœufs y disparaissaient tout entiers. La rivière a de 60 à 70^m de largeur ; elle est profonde, encaissée, rapide, et, selon toute probabilité, des fermes et des habitations de colons s'élèveront un jour sur ses bords.

Au N.-O. de Vohémar se trouve la plaine d'Ampasibazina, magnifique pâturage en même temps que champ d'ossements de bœufs. Autrefois un bœuf ne coûtait qu'une piastre, tandis que la peau en valait deux, l'écorchage et la préparation ayant chacun leur prix. Aussi les Malgaches se livraient-ils à de véritables hécatombes de bœufs ; ils enlevaient la peau, prenaient encore les meilleurs morceaux de l'animal et laissaient pourrir le reste sur place. Avant la guerre, la province de Vohémar exportait plus de 4000 bœufs par an, et ce nombre aurait pu être quadruplé sans crainte d'épuisement.

En se rendant à cette plaine, les voyageurs s'arrêtèrent dans un village dont le chef vint leur souhaiter la bienvenue. C'était un beau Sakalave, à figure ouverte ; il tenait sur un de ses bras un jeune enfant, et lorsque les étrangers prirent congé de lui, il leur offrit un bœuf. En échange, un de ces messieurs lui présenta une pièce d'or, il la refusa d'un geste très noble, disant qu'il était trop heureux d'offrir, et ne voulut rien accepter. On insista, en lui donnant à remarquer que la pièce ferait un joli pendant d'oreille à son enfant. Alors il consentit à la recevoir, non comme monnaie, mais comme bijou.

Le 25 octobre, les explorateurs entraient dans la grande baie de Diego-Suarez, comparable pour sa beauté à celles de Rio-Janeiro, de

San-Francisco ou de Sydney ; ce sont cinq ports dans un seul. Elle est entourée de vastes plaines qui s'élèvent en pente insensible, pour finir en un cirque de montagnes dont la plus élevée et la plus verdoyante est la montagne d'Ambre. La végétation s'y montre d'une vigueur extraordinaire. De hautes herbes, des arbres pour bois de construction, des arbres fruitiers garnissent le fond de la baie. Les sources jaillissent de partout. Les bœufs abondaient naguère dans ces parages, où les navires de la Réunion et de Maurice venaient, avant la guerre, chercher leurs cargaisons pendant la mousson du nord-est. Par suite de l'extermination des indigènes par les Hovas, la population de cette partie de l'île est aujourd'hui très clairsemée et se livre à peu près exclusivement à l'élevé du bétail. Entourée d'un sol calcaire peu favorable à la stagnation marécageuse, la baie de Diego-Suarez est très salubre, les nuits y sont fraîches ; placée à l'extrémité septentrionale de Madagascar, sur la route des bateaux venant de Suez ou s'y rendant, elle pourra devenir un des plus beaux ports de commerce du monde et l'entrepôt des produits de l'île et des marchandises apportées d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Tous les établissements maritimes y trouveront leur place. Les matériaux ne manqueront pas, car, à peu de distance, il y a du bois, du fer, de la chaux, du grès et de la pierre à bâtir.

Au delà du cap d'Ambre, et dès qu'on entre dans le canal de Mozambique, la physionomie de l'île change ; les côtes se découpent à l'infini en criques, en anses, en baies ; des îles innombrables émergent de l'océan, recouvertes d'une riche végétation ; c'est la région des bons mouillages et des terres plantureuses. La baie de Passandava ne ressemble en rien à celles d'Antongil et de Diego-Suarez. Elle offre une succession de vues pittoresques, plus belles les unes que les autres. Derrière une étroite plage de sable commencent les montagnes, disposées par plans étagés, dont les gradins ont une irrégularité qui empêche le paysage d'être un seul instant monotone. Jusque dans la mer descendent des mornes que terminent de larges cassures d'où jaillissent des sources qui vont de cascade en cascade se perdre dans la baie. De nombreuses rivières viennent également y déverser leurs eaux, et quelques-unes peuvent être remontées sur un parcours de plusieurs heures par des boutres de 30 à 40 tonneaux. Le commandant Pennequin qui reçut les voyageurs, et qui a pénétré jusqu'à 80 kilom. dans l'intérieur, leur a dit n'avoir rencontré nulle part dans ses nombreux voyages une région aussi attachante que la partie nord-ouest de Madagascar. Beauté, fertilité, salubrité, tout s'y trouve. Dès qu'on s'est élevé sur les plateaux,

on se croirait en Suisse, autant pour la douceur du climat que pour les merveilles du paysage. Profitant de la fertilité du sol, le commandant a établi pour ses hommes de grands potagers qui fournissent des légumes la moitié de l'année ; il a ouvert des routes et fait des plantations de toutes sortes. Ce qui charma particulièrement les visiteurs fut le village des guerriers sakalaves, composé de jolies cabanes aussi propres intérieurement qu'extérieurement, bien espacées, bien alignées, entourées de jardins et pourvues de couchettes, ce qui, paraît-il, est le dernier mot du confortable chez les Malgaches.

En quittant la baie de Passandava, les voyageurs se rendirent à celle de Bavatoby, où se trouve un bassin houiller, d'une surface exploitable de 300 kilom. carrés ; ils en examinèrent avec soin les affleurements. Une analyse faite à l'École des mines, en 1864, sur un échantillon de houille pris à Bavatoby, indiquait un charbon de bonne qualité. C'était un encouragement pour des recherches ultérieures, mais la méfiance des Hovas empêcha qu'elles fussent jamais reprises. La conclusion de la paix permettra sans doute de mieux apprécier la valeur du gisement et d'y appliquer des procédés d'exploitation rémunérateurs.

MM. de Mahy et Dureau de Vaulcomte furent ensuite conduits à Ampasinana, village situé non loin de Bavatoby, pour y faire visite à une jeune reine sakalave, nommée Binao, qui, entourée de sa cour et de ses femmes, les attendait dans sa demeure, la plus grande paillotte de l'endroit ; pour trône, elle n'avait qu'un siège tout à fait rustique ; à ses côtés était assise sa sœur, et derrière elle se tenaient son père, son mari, créole de Nossi-Bé, et son *mpsikidy*, devin ou diseur de bonne aventure. En bonnes relations avec l'administration française, elle cherche à être utile aux troupes d'occupation.

A partir de ce point, les voyageurs longèrent rapidement la côte occidentale ; ils s'arrêtèrent cependant dans la rade de Tuléar, spacieuse et tout à fait favorable à la réparation des bâtiments de commerce. L'arrivée du vapeur de MM. de Mahy et Dureau de Vaulcomte provoqua de la part des indigènes une véritable manifestation. Les hommes armés d'assagaies, les femmes portant leurs nourrissons sur le dos, à la manière malgache, et les enfants avec des bâtons, entrèrent dans l'eau et s'avancèrent aussi près qu'ils purent du navire, pour le saluer, agitant les bras en poussant de longues clameurs, au milieu desquels se distinguait le mot : France, France ! Les factoreries françaises et les cases malgaches étaient pavoisées ; il y eut échange de petits présents ; puis le vapeur reprit sa route vers Saint-Augustin, où les voyageurs purent apprécier

la fraîcheur des nuits et l'excellence du climat. A Nosi-Vé, une ovation leur fut faite par leurs compatriotes, tant créoles qu'Européens, entre les mains desquels se trouve concentré tout le commerce de cette partie de Madagascar. Ils visitèrent les magasins où sont entassés les pois du Cap, l'orseille et les autres produits du pays, qui tous sont envoyés en Europe en passant par la Réunion. Ils parcoururent les chantiers où l'on construisait alors une goëlette de trente tonneaux, dont la coupe et l'assemblage furent admirés de leur équipage, et après avoir constaté avec satisfaction l'activité qui règne dans cette île française, ils repartirent pour doubler bientôt le cap Sainte-Marie et rentrer directement à la Réunion, l'état de la mer ne leur permettant pas de toucher à Fort-Dauphin, ni à certains points de la côte sud-est non occupée par les Hovas.

Sans doute ce voyage ne leur a fait connaître que les ressources que présentent les côtes, surtout les côtes septentrionales, à l'est et à l'ouest du cap d'Ambre, et particulièrement la baie de Diego-Suarez, que la France, en vertu du traité, aura le droit d'occuper et où elle pourra créer des établissements. Une fois la paix consolidée, l'intérieur ne manquera pas de s'ouvrir, et, sous la direction des Européens, l'exploitation des terres et des mines, d'où la méfiance des Hovas tenait les étrangers éloignés, fera rentrer Madagascar dans le courant de la civilisation.

CORRESPONDANCE

Lettre du Zambèze.

Kazoungoula, 24 août 1885,
rive gauche du Zambèze.

C'est du gué du Zambèze, à son confluent avec le Chobé, que je vous adresse ces lignes, pour vous faire savoir que nous avons enfin traversé le fleuve. Le 14 de ce mois, nous quittions définitivement Leshoma, et, depuis cette époque, nous avons été occupés à faire passer notre bétail, nos wagons au nombre de trois, plus un scotch-cart et une partie de nos bagages. Ratan, un des chefs de Seshéké, était venu pour surveiller notre traversée avec l'aide de Mokumba, le chef d'Empalira¹ ou Mambova. Plusieurs autres chefs de moindre importance étaient aussi de la partie. Nous fîmes avec eux le marché de louer 60 hommes, à raison de deux yards de calicot, pour faire toute la besogne. Notre premier travail fut la construction de deux abris pour nous et nos bagages; puis, vint le tour de nos

¹ Voy. la carte, III^{me} année, p. 64.